

## Prologue

Michael courait aussi vite que ses jambes le lui permettaient, lancé à travers les rues congestionnées en direction du New York Hospital, où Jane vivait ses derniers instants. Soudain, une scène du passé lui revint dans un flot irrésistible et étourdissant de souvenirs, manquant le faire tomber à la renverse. Il se vit attablé avec elle à l'Astor Court de l'hôtel St Regis.

Il se rappelait de tout comme si c'était hier : sa coupe de glace au café recouverte d'une épaisse couche de caramel fondant, leur discussion. Tout cela semblait bien difficile à croire. Voire impossible à croire.

*Un des nombreux mystères impénétrables de la vie.*

Il accéléra le rythme, jetant toute son énergie dans sa course.

Un mystère. Comme le fait que Jane lui claque entre les doigts maintenant, après tout ce qu'ils avaient traversé pour être ensemble.



PREMIÈRE PARTIE

**Il était une fois dans  
l'Upper East side à Manhattan**



# 1

Le moindre détail de ces dimanches après-midi reste gravé dans ma mémoire. Mais plutôt que de vous expliquer ma relation avec Michael, je commencerai par décrire la tentation la plus irrésistible au monde : le sundae servi à l'hôtel St Regis, à New York.

La recette ne variait jamais : deux boules de glace au café de la taille d'un poing noyées dans un tourbillon de caramel chaud qui, au contact de la glace, s'épaississait en une pâte sirupeuse collant aux dents, le tout couronné de vraie crème fouettée. Je savais déjà, du haut de mes huit ans, différencier une véritable crème fouettée d'une contrefaçon giclant d'une bombe métallique.

Je partageais ma table à l'Astor Court avec Michael. De loin le plus bel homme que je connaissais. Que j'aie jamais connu, d'ailleurs. Le plus beau, mais aussi le plus agréable, le plus gentil et sans doute le plus sage.

Ses yeux d'un vert lumineux me fixaient, tandis que je contemplais avec un plaisir non dissimulé la glace qu'un serveur tout de blanc vêtu déposa devant moi avec une lenteur à mettre l'eau à la bouche.

Michael, lui, se voyait invariablement présenter une coupe de verre transparent garnie de boules

de sorbet melon et citron. Pour mon esprit d'enfant, sa faculté à se priver du plaisir d'un sundae demeurait une énigme.

— Merci infiniment, articula-t-il, ajoutant l'éducation à la longue liste de ses enviables qualités.

Le serveur s'éclipsa sans un mot.

Cet après-midi-là, les tables étaient occupées de gens à l'air important engagés dans des conversations non moins importantes. Au fond de la salle, deux violonistes dignes d'un orchestre symphonique faisaient glisser leur archet avec la virtuosité d'interprètes du Lincoln Center.

— Bien, l'heure est venue de jouer à notre petit jeu, dit Michael.

Je battis des mains, une lueur de plaisir dans les yeux.

La règle était simple : l'un de nous montrait du doigt une table et l'autre devait inventer l'histoire de ses occupants. Le perdant payait le dessert.

— À toi, me défia-t-il.

Il tendit l'index vers trois adolescentes qui portaient chacune une robe de lin jaune pâle quasiment identique à celle de ses compagnes. Je me lançai sans la moindre hésitation.

— Ce sont des débutantes. C'est leur première saison. Elles viennent juste de terminer le lycée... dans le Connecticut, par exemple. Peut-être à Greenwich... C'est ça, à Greenwich.

Michael renversa la tête en arrière avec un rire sincère.

— Décidément, Jane, tu traînes trop avec les adultes. Mais c'était très bien. Un point pour toi.

— À ton tour, enchaînai-je avec un geste en direction d'une autre table. Raconte-moi leur histoire.

Je désignai un couple modèle qui semblait tout droit sorti d'une banlieue résidentielle des années 1960. L'homme portait un costume à carreaux gris et bleus ; la femme, une veste rose vif sur une jupe plissée verte.

— Ils sont mari et femme et arrivent de Caroline du Nord, expliqua Michael avec beaucoup d'aisance. Ils sont fortunés, propriétaires d'une chaîne de magasins de tabac. Monsieur est ici pour affaires et madame l'a accompagné pour faire du lèche-vitrines. Mais il vient de lui demander le divorce.

— Oh...

Je baissai les yeux puis, avec un long soupir, engouffrai une autre cuillerée de glace, laissant les riches arômes s'épanouir dans ma bouche.

— Bah, j'imagine que tout le monde divorce un jour ou l'autre.

Michael se mordit la lèvre.

— Oh, attends un peu ! Je me suis trompé sur toute la ligne. Il ne demande pas le divorce, il lui annonce qu'il a une surprise pour elle : il a réservé une croisière en amoureux, une traversée de l'Atlantique sur le *Queen Elizabeth II*, pour une seconde lune de miel.

— J'aime mieux ça, souris-je. Un point pour toi. Excellent.

Je posai les yeux sur ma coupe, surprise de constater que son contenu s'était volatilisé. Comme toujours.

Michael balaya la pièce d'un regard théâtral.

— Ceux-là, tu ne les perceras pas à jour, affirmait-il en indiquant une table à quelques pas de la nôtre.

J'observai la femme qui y était installée : une élégante quadragénaire d'une beauté renversante.

Elle aurait facilement pu passer pour une actrice de cinéma avec sa robe de grand couturier rouge vif, ses chaussures assorties et son volumineux sac à main noir. Tout en elle criait : « Regardez-moi ! »

En face, un homme plus jeune parlait avec des gesticulations enthousiastes. Pâle et très mince, il portait un blazer bleu et une Ascott de soie à motifs, un accessoire que je crois n'avoir vu sur personne d'autre.

— C'est pas drôle ! bougonnai-je.

Mais je ne pus contenir un sourire. La table accueillait ma mère, Vivienne Margaux, la grande productrice de Broadway, et le coiffeur de stars le plus célèbre de l'année, Jason. Le délicat Jason, trop occupé pour porter un patronyme.

Je les regardai à nouveau. Ce dont je ne doutais pas, c'est que ma mère était suffisamment belle pour monter sur les planches. Je lui avais demandé, un jour, pourquoi elle n'avait pas fait carrière de l'autre côté du rideau.

— Trésor, je ne veux pas monter dans le train, je veux conduire la locomotive, m'avait-elle répondu.

Tous les dimanches après-midi, tandis que Michael et moi mangions une glace au St Regis, ma mère retrouvait elle aussi un ami autour d'un dessert et d'un café. Elle pouvait ainsi bavarder, se plaindre ou faire affaire en gardant un œil sur moi.

Après cela, nous terminions nos dimanches en beauté par un détour chez Tiffany. Ma mère vouait un véritable culte aux diamants, qu'elle portait partout et collectionnait comme d'autres amassent des licornes en cristal ou ces drôles de chats japonais en céramique avec une patte en l'air.

De mon côté, je n'avais rien contre ces dimanches, pour la bonne raison que je les passais en compagnie de Michael.

Michael, mon meilleur ami, voire mon seul ami à cette période de ma vie.

Michael, mon ami imaginaire.

## 2

Je me rapprochai de Michael.

— Tu veux que je te dise un secret? C'est pas joli joli...

— Je t'écoute.

— Je crois savoir de quoi ma mère et Jason sont en train de parler. C'est Howard. Je crois que Vivienne a fini par se lasser de lui. Il est temps de faire place nette.

Howard était mon beau-père. Le troisième mari de ma mère. Le troisième dont je connaissais l'existence.

Le premier, un tennisman professionnel de Palm Beach, avait tenu un an.

Le deuxième, mon père, Kenneth, pouvait se vanter d'avoir surpassé le champion des courts avec trois ans de vie commune. J'adorais mon père, une vraie bonne pâte; malheureusement, il voyageait beaucoup pour ses affaires, donnant parfois l'impression d'oublier mon existence. Un jour, j'avais entendu ma mère dire à Jason que Kenneth était une « carpette ». Ignorant que j'avais surpris la conversation, elle avait renchéri: « Une belle carpette qui ne deviendra jamais un homme important. »

Howard était dans le circuit depuis deux ans. Il ne voyageait jamais pour le travail et ne semblait d'ailleurs exercer aucune autre activité que celle d'aider Vivienne. Un emploi qui consistait à lui masser les pieds lorsqu'elle était fatiguée, vérifier l'absence de toute trace de sel dans son assiette et s'assurer que le chauffeur de notre voiture respecte une ponctualité infaillible.

— Qu'est-ce qui te fait penser cela ? me demanda Michael.

— Des petites choses. Par exemple, Vivienne lui offrait tout le temps des cadeaux : des mocassins chic de chez Paul Stuart ou des cravates de chez Bergdorf Goodman... Mais ça fait une éternité qu'elle ne lui a rien acheté. Hier soir, elle a dîné à la maison, seule avec moi. Howard n'était même pas là.

— Où était-il ?

Je pouvais lire la compassion et l'inquiétude dans les yeux de Michael.

— Je ne sais pas. Quand je le lui ai demandé, elle a simplement répondu : « Qui sait ? Et qui s'en soucie ? »

Après mon imitation, plutôt fidèle, de ma mère, je secouai la tête.

— Bref. Nouveau sujet. Devine quel jour on sera mardi.

Michael se tapota le menton.

— Aucune idée.

— Allez, tu le sais très bien. Je sais que tu le sais, Michael. C'est pas drôle !

— La Saint-Valentin ?

— Arrête ton cinéma ! le rabrouai-je en lui donnant un petit coup de pied qui lui arracha un

sourire. Tu sais quel jour c'est mardi. Tu es obligé, parce que c'est mon anniversaire!

— Ah oui! Dis donc, tu te fais vieille, Jane.

J'opinai du chef.

— Je crois que ma mère organise une fête en mon honneur.

— Hum.

— Je me fiche d'avoir une fête. Ce que je veux, c'est un petit chiot.

Michael hocha la tête sans un mot.

— Tu as perdu ta...

Je m'interrompis au milieu de ma phrase. Du coin de l'œil, j'avais vu Vivienne signer un chèque. Dans une minute, Jason et elle se dresseraient devant notre table, me pressant de partir. Avec ce dimanche à l'hôtel St Regis s'achevait un autre merveilleux après-midi en compagnie de Michael.

— La voilà, Michael, murmurai-je. Rends-toi invisible.

### 3

Vivienne parcourut les quelques mètres de l'Astor Court qui la séparaient de nous d'un pas ferme, entraînant Jason dans son sillage. Personne dans le restaurant ne devait imaginer cette belle femme au maquillage, à la peau et au hâle parfaits liée de près ou de loin à la petite fille boulotte aux cheveux crépus et aux joues maculées de caramel assise une table plus loin.

Pourtant, c'était le cas. Nous étions mère et fille.

Vivienne me déposa une petite bise sur la joue.

— Jane-Chérie...

Elle ne m'appelait jamais autrement que « Jane-Chérie », formant un drôle de prénom composé qui sonnait dans sa bouche comme mon véritable nom de baptême.

— ... faut-il toujours que tu commandes deux desserts?

Jason vint à ma rescousse.

— En fait, Vivienne, la seconde coupe était au melon. Ce n'est pas si terrible. Ce sont des glucides, bien sûr, mais...

— Jane-Chérie, nous avons déjà parlé de ton poids, s'obstina ma mère.

— Je n'ai que huit ans, rétorquai-je. Et si je te promets de devenir anorexique plus tard?

Michael fut pris d'un tel fou rire qu'il faillit tomber de sa chaise. Même Jason ne put maîtriser un frémissement des lèvres. Mais pas un muscle ne tressaillit sur le visage de Vivienne, qui menait un combat de tous les instants pour ne pas froncer les sourcils, cela afin d'éviter les rides prématurées, le moindre petit sillon qui menacerait d'apparaître sur sa peau avant quatre-vingt-dix ans et des poussières.

— Ne fais pas ta maligne avec moi, Jane-Chérie, me réprimanda-t-elle avant de se tourner vers Jason. Elle lit bien trop de livres.

*Tu parles d'une enfant terrible!*

— Nous discuterons de tes habitudes alimentaires à la maison, en privé, reprit-elle à mon adresse.

— De toute façon, le sorbet au melon n'était même pas pour moi, me défendis-je. C'est Michael qui l'a commandé.

— J'avais oublié, remarqua Vivienne d'une voix lasse. Michael, le formidable ami imaginaire qui ne te quitte jamais.

Elle se tourna vers la chaise vide à côté de la mienne, sans se douter que Michael occupait celle d'en face.

— Bonjour Michael. Comment allez-vous aujourd'hui?

— Bonjour Vivienne, répondit-il, bien qu'elle ne puisse ni le voir ni l'entendre. Super, merci.

Soudain, je sentis ma tête tirée vers l'arrière. Jason m'avait attrapé une pleine poignée de cheveux.

— Aïe!

— Il faut faire quelque chose, remarqua-t-il, choqué. Vivienne, donne-moi une heure avec ces cheveux. Personne ne devrait être autorisé à sortir avec une telle tignasse. Confie-la-moi, je te rendrai un mannequin de *Vogue*.

— Formidable, observa Michael, sarcastique. Il ne manquait plus que ça : une petite fille de huit ans déguisée en pin-up de magazine.

Je libérai mes cheveux de l'étreinte de Jason avec une grimace.

— Viens, Jane-Chérie, insista Vivienne. Je dois passer à la répétition générale ce soir.

La première de sa nouvelle grande comédie musicale, *Kansas, mon souci*, était programmée quelques jours plus tard.

— Mais avant, nous passerons chez Tiffany, comme nous le faisons toujours, trésor. Pour notre moment à nous.

— Et pour ses cheveux? insista Jason. Quand puis-je programmer le relooking?

Michael secoua la tête.

— Tu es parfaite comme tu es, Jane. Tu n'as pas besoin de relooking. J'espère que tu ne l'oublieras jamais.

— Jamais, répondis-je.

— Comment? demanda Vivienne.

Elle saisit une serviette de table, la trempa dans mon verre d'eau et essuya les traces de caramel sur mes joues.

— Jane-Chérie, un changement de look est une excellente idée. Qui sait si tu ne seras pas invitée à une grande fête bientôt?

*Ma fête d'anniversaire!*

Elle s'en souvenait donc. En un instant, je lui pardonnai tout le reste.

— Viens, maintenant. J'entends l'appel de Tiffany.

Elle pivota sur ses hauts talons et se dirigea vers la sortie, Jason sur ses pas.

Je me levai, imitée par Michael, qui se pencha pour déposer un baiser sur le haut de mon crâne, précisément sur les cheveux crépus qui chagrinaient tant l'ami de ma mère.

— À demain. Tu me manques déjà.

— Toi aussi, tu me manques déjà, chuchotai-je.

Les fines jambes dorées de ma mère disparaissaient derrière la porte à tambour du St Regis. Elle jeta un regard par-dessus son épaule.

— Jane-Chérie, viens! Tiffany nous attend.

Je courus pour la rattraper. J'en avais fait ma spécialité.